

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Association française d'études chinoises

Zhang Dai, *Souvenirs rêvés de Tao'an*, traduit du chinois, présenté et annoté par **Brigitte Teboul-Wang**, Paris, Gallimard, 1995. 186 pages (« Connaissance de l'Orient »). FF 140,00

Si Zhang Dai ne devint pas l'historiographe de la dynastie des Ming, comme il en avait caressé le projet dans sa jeunesse, il fut un écrivain et un styliste de grand talent à en juger par les *Souvenirs rêvés de Tao'an* qui le rendirent célèbre. Difficile de définir ce recueil de cent vingt-trois textes brefs écrits en « prose poétique » (*xiaopin*) sans ordre déchiffrable et dont l'ensemble constitue une peinture des mœurs et des coutumes du milieu auquel appartient l'auteur dans la région très prospère du bas Yangzi, véritable foyer culturel de la Chine à la veille du tragique effondrement dynastique.

L'ouvrage, né de la remémoration d'une vie passée à jamais perdue, puisqu'en 1646 Zhang dut tout abandonner et fuir Shaoxing, n'est pas un journal, élaboré au jour le jour. Comme le souligne la traductrice et préfacière, il s'agit plutôt d'une recomposition du souvenir par ses éclats les plus fulgurants, effectuée probablement sur le tard, car, malgré les vicissitudes d'une époque très troublée, Zhang Dai devint octogénaire.

L'extrême diversité des thèmes abordés dans ce livre de la mémoire illustre de façon métaphorique le mode de vie révolu de l'auteur, qui apparaît tout entier guidé par le caprice du moment. Il nous semble entendre sa voix disant : quand mes jours se comptaient en voyages, visites, invitations chez des amis, séjours dans des temples champêtres, balades en bateau, promenades dans la nature sauvage, contemplation des chrysanthèmes, conversations avec de belles courtisanes, récitals des meilleurs chanteurs et acteurs, achats de belles pièces d'orfèvrerie, fêtes brillantes, banquets plantureux et pique-niques raffinés, j'étais heureux, et j'aimais cette vie ; aujourd'hui j'aime à me la rappeler et je veux faire partager mes joies du passé.

Et de fait le plaisir de la lecture des *Souvenirs rêvés de Tao'an* augmente à mesure que l'on pénètre dans l'univers de son auteur, un univers léger et sensible régi par le sentiment esthétique. Tout devient Art pour cet amateur, au sens littéral du terme, dans la mesure où le bon goût conditionne la pratique et la jouissance esthétiques : lire et méditer dans la « bibliothèque idéale » quand on est entouré d'arbres choisis, protégé des moustiques par un voile, embaumé du parfum des orchidées et des jasmins, baigné de la

chaude lumière du soleil ; mais aussi tergiverser sans fin sur la qualité de telle ou telle eau de source ; deviner à la première gorgée le cru d'un grand thé ; jouer le Pygmalion d'une petite chanteuse dont la réputation grandira ; se régaler en saison de crabes bien gras avec quelques amis ; ou encore choisir avec minutie une belle pierre pour la faire sculpter en encrier.

On aurait pourtant tort de réduire les *Souvenirs rêvés de Tao'an* à une enfilade de futilités auxquelles l'exotisme et la patine du temps apporteraient un charme exquis. Car ce texte est à la fois œuvre littéraire et véritable document historique. S'il est difficile de toujours apprécier la saveur d'une écriture étrangère, la traduction fort réussie de ce texte nous en suggère le goût, et chaque fois que l'on confronte telle ou telle tournure française bien trouvée à la version originale, on est surpris de la qualité du résultat, alors que les difficultés n'étaient pas minces. Mais si Zhang Dai a visiblement raffiné son expression, il a aussi voulu porter un témoignage qui dépassât sa simple personne. Malgré les autosatisfecit qui ponctuent nombre de ses phrases, il savait à l'occasion ne pas tenir le premier rôle. Sa curiosité nous vaut ainsi une mine d'informations et de détails inédits sur les productions naturelles, les spécialités locales, les fêtes calendaires, le théâtre, les jeux, l'artisanat, la chasse, la vie lettrée... qu'il n'est malheureusement pas toujours aisé de comprendre sans contexte. Et cela, même aidé de la traduction en français. Par moment en effet le souci de précision maniaque de Zhang Dai, doublé paradoxalement d'un ruissellement d'images poétiques hyperboliques, ne facilite guère la tâche du traducteur, qui nécessiterait la collaboration de plusieurs spécialistes. Pour ne prendre qu'un seul exemple qui m'est cher, citons celui du « Fromage » (n° 54) : Zhang Dai, mécontent des produits vendus dans le commerce, confectionne lui-même son « lait fermenté » (*lao*) — mot d'ailleurs traduit une première fois par « fromage », puis une seconde fois plus avant dans un autre texte par « lait fermenté » sans explication —, mais la description qu'il donne du processus de fabrication est si allusive qu'elle mérite commentaire. L'élégante traduction de Brigitte Teboul-Wang, donnée pour sûre, est seulement plausible. Il n'est pas certain que *ruhua* désigne la crème montée à la surface du lait, comme cela semble naturel à un Européen pétri de culture fromagère, et encore moins qu'elle atteigne l'épaisseur d'un pied, c'est-à-dire une trentaine de centimètres, même en tenant compte de l'éventuelle exagération rhétorique !

Dans certaines régions, en fonction du climat et des micro-organismes présents dans l'air, le lait laissé au repos peut se transformer spontanément en lait fermenté de type yogourt. C'est peut-être ce que Zhang Dai a voulu décrire, et le mot *hua* renverrait alors plutôt à une espèce de flocculation, identique à celle qui aboutit au caillé de soja, appelé d'ailleurs *doufuhua*, avant son égouttage et sa mise en forme. Ces quelques remarques prosaïques n'invalident pas l'ensemble du travail, dont il faut souligner une fois de plus le charme littéraire, mais plus de circonspection et parfois quelque justification des choix opérés auraient été nécessaires. Il est aussi dommage que certaines erreurs surprenantes n'aient pas été corrigées avant l'impression : *Yichixue* (n° 90) traduit par « Neige-d'une-once » alors qu'il s'agit d'un « pied », semble-t-il ; le titre du célèbre poème de Su Shi « Chibifu » (n° 62) devenu le poème « Mur Rouge » sans autre explication, la traduction consacrée étant « Falaise rouge » — la note 7, page 163, évoque pourtant la fameuse bataille de la Falaise rouge : si l'on sait que la « falaise rouge » chantée par Su Shi dans son poème n'était finalement pas celle de la fameuse bataille, c'est bien en pensant à celle-ci que le poète écrivit son *fu*, et l'on doit donc traduire par « falaise » et non par « mur » ; l'expression incompréhensible « fureur du thé » (n° 119) pour rendre *doucha*, alors que *doucha* désigne les concours de dégustation de thés très en vogue sous les Song, et qui, si l'on en croit Zhang, étaient encore pratiqués à son époque.

En vérité, ce genre de texte à la fois documentaire et littéraire pose un véritable problème de fond quant au mode de traduction à adopter. B. Teboul-Wang a manifestement opté pour la littérature et l'élégance, tout en restant proche de l'original chinois. Le vieux débat entre traduction fidèle savante (sous-entendue sans aucune grâce) et traduction infidèle mais fluide et agréable à lire est ici définitivement clos. On peut donc se réjouir que la lettre dans son ensemble n'ait pas été sacrifiée à la forme et inversement que la forme ne soit pas passée après la lettre. Pourtant on ne peut être totalement satisfait du sort réservé à une autre dimension du texte qui en constitue une des singularités : son épaisseur concrète. Malgré des efforts certains pour identifier correctement les plantes et les animaux, les éléments de la « vie matérielle » paraissent parfois très mystérieux ou faussement poétiques, car les ressorts intimes de leur fonctionnement sont mal connus. À en juger par le soin que Zhang Dai et ses pairs attachaient à des activités

Comptes rendus

triviales ou quotidiennes, on pressent qu'ils ne vibraient pas seulement de grands sentiments héroïques. Même lorsqu'ils tiennent un livre dans une main et dans l'autre un pinceau, ils gardent le nez tourné vers la cuisine où mijotent les crabes dont ils identifient sans hésiter l'espèce et le sexe, tout comme ils savent quelles variétés de pivoinies ont été plantées dans le jardin. Il importe donc que le travail de traduction rende compte avec précision de ces « choses banales » sans chercher à les poétiser, à les « chinoiser », effet que produit le recours trop fréquent au calque sémantique du chinois. Quand le terme *niupitang* est traduit par « caramel “peau de buffle” », est-on sûr d'avoir apporté une véritable information au lecteur français ? *Niupi* désigne ici le « cuir » et réfère à la consistance et à la résistance que ce matériau pourrait avoir sous la dent. Un bonbon qui colle aux dents et fait penser à du cuir n'est-il pas tout simplement un « caramel » en français standard ? Il eût donc suffi de traduire par « caramel » et d'ajouter une note si l'on voulait vraiment préciser ici l'image donnée par le chinois. Qu'on me pardonne ces exemples choisis dans le domaine alimentaire, mais on est plus sensible à ce que l'on croit connaître un peu. Je m'en voudrais cependant de laisser croire au lecteur que j'ai boudé mon plaisir en lisant les *Souvenirs rêvés de Tao'an*. Au contraire je l'invite à la suite de Zhang Dai à jouer au « montagnard qui, après une tournée en mer, s'en retourne, [et] conserve dans les yeux toutes les productions de la mer ». Et avec lui j'ajoute : « Venez donc tous les savourer ! » (p. 84) en vous plongeant dans les souvenirs heureux d'un lettré hors du commun.

Françoise Sabban
EHESS, Paris

Gerd Wādwōw, T'ien-fei hsien-sheng lu, « *Die Aufzeichnungen von der manifestierten Heiligkeit der Himmelsprinzessin.* » *Einleitung, Übersetzung, Kommentar*, Nettetal, Steyler Verlag, 1992. 374 pages (« Monumenta Serica Monograph Series », 29)

Cet ouvrage, issu de la thèse de doctorat de l'auteur, soutenue à Bonn en 1991, est essentiellement la traduction commentée d'un texte déjà connu,